LES VILLES
DE LA GAULE BELGIQUE
AU HAUT-EMPIRE

Actes du Colloque
tenu à Saint-Riquier (Somme)
les 22 - 23 - 24 octobre 1982

REVUE ARCHEOLOGIQUE
DE PICARDIE
N° 3 - 4 / 1984 - 140 Frs
LES VILLES DE LA GAULE BELGIQUE :
QUELQUES CONSIDERATIONS SOCIO-ECONOMIQUES

par Edith WIGHTMAN †

Par courtoisie à l'égard des Français qui l'avaient accueilli, Mademoiselle Edith WIGHTMAN avait tenu à présenter son exposé dans la langue française. C'est le manuscrit de même exposé, rédigé par elle-même, qui est reproduit ici. Sa disparition tragique en décembre 1983 ne nous a pas permis de mettre au point, ensemble, la forme définitive qu'elle aurait souhaité donner à son article. Nous avons, par conséquent, préféré maintenir sa publication dans son état premier afin de ne pas risquer de modifier sa pensée par une correction maladroit. Cependant précisons qu'Edith Wightman dans un bref billet nous avait toutefois recommandé : “Enfin ! Notez le suivant :

1. Fig. 9 manque, j'espère l'envoyer sous peu
2. J'espère remplacer figs. 1 et 2, qui sont quelque peu fauteurs
3. Prière de faire redessiner (si possible) figs. 10 et 11 (effectivement redessinées)
4. Prière de corriger ou améliorer mon français selon votre jugement.”

A première vue, l'archéologie des villes provinciales romaines du 1er au 3er siècle peut donner l'impression d'une homogénéité statique et ennuyeuse — d'où le mépris que ressentent quelques chercheurs (sur tout des préhistoriens) pour ce sujet. En effet, il faut non seulement décire les monuments et tracer les étapes qui ont abouti à cette homogénéité, mais aussi chercher à comprendre le système de valeurs qui l'ont produite et la fonction des villes dans la société provinciale. L'homogénéité elle-même n'est pas, heureusement, totale, et peut même s'avérer plutôt apparente que réelle. Pendant des années de recherches sur la Gaule Belgique, les différences entre les diverses régions et leurs villes m'ont frappé, à la fin, presque autant que les similitudes, et j'ai dû chercher des critères pour comprendre et exprimer ces différences. D'autres évidemment suivirent la même piste. Dans l'Histoire de la France Urbaine, M. Goudineau a posé la question de la manière suivante : est-ce que les villes de la Gaule romaine étaient des villes parasites (sur la campagne), et est-ce qu'il faut parler de la ville ou des villes ? En se basant sur 35 critères, il a pu dessiner une carte avec des cercles de différentes grandeur, où beaucoup de villes ne gagnent même pas le cercle le plus petit. Dans la Gaule Belgique, seules Trèves, Reims et Metz méritent un cercle, et entre ces trois, seule Trèves appartient à la première classe avec Lyon, Narbonne et Vienne. La date (approxi-
mânaire) de ces ‘sondages’ est venus A.D. 250, et il admet qu’une date antérieure aurait accordé à Trèves une image moins flatteuse (?).

En considérant les villes d’une seule province, j’ai une échelle qui permet plus de détails, et la possibilité de suivre les développements d’un siècle à un autre. D’autre part, je me contenterai ici d’un tout petit nombre de critères comme indices d’urbanisation. S’ils soulèvent des controverses, tant mieux : c’est en discutant qu’on fera des progrès.

La similitude des villes développées résulte surtout des quadrillages rectilignes (on a du mal en Amérique du Nord à expliquer comment et pourquoi ces quadrillages sont remarquables !) et les monuments publics — dont le forum, les bains publics et les temples sont les plus évidents — qu’on retrouvera un jour, sans doute, même dans les villes aujourd’hui les moins connues comme Cassel et Toul. En effet, les villes ont commencé avec à peu près la même base. D’abord, une naissance dans laquelle l’armée romaine a joué (très probablement) un rôle, soit en construisant des bases qui, quoique éphémères, attiraient néanmoins la population civile, soit tout simplement en tracant les routes qui formaient des noyaux routiers aux endroits des futurs chefs-lieux (?). Ensuite, petit à petit, s’accumulait une série de monuments, grâce à l’accueil chaleureux accordé par l’aristocratie gaULOise — en train de devenir gallo-romaine — aux idées méditerranéennes d’urbanisme. Il y a eu une transformation des valeurs, dans une étape qu’on pourrait intituler “du postlach aux bains publics” ou,


peut-être mieux, "du polaiche à l’événérisme". Puisque nous avions ici un phénomène social, ou socio-politique, plutôt qu’économique (même si fondé sur la richesse), je préfère suivre d’autres indices, comme les inscriptions, les reliefs, les mosaïques.

Des cartes schématisées de la répartition des inscriptions et des reliefs de la Gaule Belge (fig. 1-2) démontrent très clairement le fait que les trois quarts des monuments se trouvent dans les trois circons (Loeques, Médio mariusques, Trévires) de l’est de la province, dans les villes et à la campagne (3). L’adoption des habitudes représentées par les inscriptions et les reliefs demande, comme pour les monuments architecturaux, une certaine richesse et un certain goût ou système de valeurs. Pourquoi alors la grande différence entre les deux cœurs de la province ? Il faut évidemment passer en revue les inégalités et les sources possibles de biais, antiques ou modernes.

On peut prendre d’abord la question du goût, comme exemple possible de biais antique. Les Tongres qui laissaient comme monuments funéraires les énormes tumuli le long de la route Brevay-Cologne (et ailleurs) avaient évidemment un niveau suffisant de richesse, tout comme les constructeurs de villæ décorées de mosaïques ou de marbre dans la région de la Somme. Le choix du monument funéraire sculpté était moins habituel dans cette partie de la province : pourtant, si le pilier funéraire a une origine militaire dans l’ouest de l’Empire, les Tongres ont eu assez de contacts avec l’armée pour l’adopter.

Une explication assez fréquente nous rappelle qu’il y a plus de pierre convenable, plus de carrières exploitées et exploitées, dans l’est de la province que dans l’ouest ou le nord. C’est vrai, mais on trouvait de la pierre, même s’il fallut l’importer, pour les monuments architecturaux, quand on le voulait. En outre, pour les inscriptions et les reliefs, surtout les derniers, on n’avait pas toujours besoin de pierre de première qualité, parce qu’on pouvait remplir les trous avec de la plâtre avant de peindre le tout. Ainsi, on pouvait utiliser des calcâtres très grossiers, et on l’a fait dans le Luxembourg et l’Eifel. Les calcâtres de Tournai ou de la vallée de l’Oise étaient moins utilisés pour ce but.

On peut aussi supposer qu’il y a eu une plus forte proportion de réutilisation de pierres dans l’ouest de la province, justement parce que la bonne pierre était plus rare. Mais il est vrai que beaucoup de pierres antiques ont pu disparaître (par exemple) dans une cathédrale, il faut expliquer pourquoi cela est arrivé à Soissons, Beauvais ou Amiens plus qu’à Reims, si les inscriptions et reliefs étaient là à l’origine en nombres égaux. Une version plus raffinée est l’observation qu’il y a plus de grès dans la région orientale, et que c’est le calcâtre qui risque de disparaître dans les fours à chaux. Encore une fois, une disparition tellement inégale d’une localité à une autre demande peut-être une explication.

Dans certaines villes, on peut aussi le rappeler, on n’a pas, ou guère, encore touché aux cimetières ou aux remparts antiques d’où viennent les pierres, par exemple, de Reims ou de Metz. On a ici, évidemment, l’explication pour l’existence de tel et tel grand groupe de monuments. Je suis moins convaincu qu’on puisse ainsi expliquer toutes les différences, mais il faudra sans doute imiter les méthodes des numismates qui, pour éliminer une source

d’erreur, ne comptent pas les trésors avec les autres monnaies. Les étapes de la croissance d’une ville moderne, l’existence ou l’absence d’une tradition active de recherches peuvent évidemment influencer les résultats. Mais, pour laisser de côté les villes pour un instant, on ne peut pas expliquer les monuments entre la haute Saône et la Moselle par la proximité d’une académie, d’un musée ou d’une tradition (laquelle exigeait, plutôt, la destruction de tout ce qui était païen) (4).

Je serais plus tenté de croire que ces explications, ensemble sinon séparément, sont en vérité suffisantes, si je ne trouvais pas, dans la répartition des inscriptions et des reliefs, d’autres différences qui me semblent cohérentes et explicable de l’une autre manière. D’abord, il faut noter que les pierres inscrites ou sculptées, distribuées si inégalement dans l’espace, sont aussi inégalement réparties dans le temps. Entre 66 % et 75 % de ces monuments semblent dater du milieu du IIᵉ et celui du IIIᵉ siècle. Ainsi, nous pouvons ajouter à la richesse et à la romanisation du goût une autre condition peut-être nécessaire pour un grand nombre de pierres inscrites et sculptées — l’évolution continue jusqu’au IIIᵉ siècle. Or, si nous avons raison de croire que cette condition était plus importante dans l’est de la province que dans l’ouest, nous avons la possibilité d’une autre explication. Nous verrons plus loin que c’est bien le cas.

Fig. 7

Fig. 8


Avant de quitter les inscriptions et le reliefs, notons quelques différents types de répartition (fig. 3-8). Parmi les Trévires, la ville se démontre prédominante, bien que nous ayons un deuxième centre important à Arlon (le cas de Neumagen est plus compliqué, parce que un nombre indéterminable des pierres peuvent venir de Trèves par la Moselle pour servir de fondation aux remparts). Parmi les Médiomatriques, la ville reste prédominante pour les inscriptions mais la campagne pour les reliefs. Parmi les Lexiques, c’est la proportion des pierres à la campagne qui frappe, et Naix se montre plus important que Toul (5). Chez les Rèmes, à l’autre bout de l’échelle, on trouve le modèle qu’on pourrait appeler ‘métropolitain’, parce qu’il y a très peu de pierres en dehors de la ville, malgré un vaste donjond’un théâtre à Noye-le Comte. Ces faits témoignent de nouveau de différences de valeurs d’une civitas à une autre, qui correspondent peut-être à une différence de rôle ou de fonction des villes dans chaque civitas. A Reims, qui a servi un certain temps comme capitale de la province, il ne serait pas surprenant que l’habitude d’inscrire les pierres s’accentue plus vite, ou mieux, qu’à Soissons ou Saint-Quentin.

(5) On a supposé que Naix était peut-être chef-lieu au Haut-Empire, mais le choix d’un site tellement excentré (sans que Toul ait la position clé d’une croisement de routes et de fleuve) serait surprenant.
Si l'on passe à un autre indice, la présence de mosaiques, de nouveau on a une dispersion plus dense dans l'est de la province, avec les routes terrestres ou fluviales exercant une certaine influence, ce qui n'implique pas leur absence totale dans les régions éloignées des grands axes de communication. Le centre du Grand Duché de Luxembourg ou la région d'entre Sambre et Meuse (fig. 9). Sur un tableau de mosaiques datables trouvées dans les villes, des inégalités sont nettement visibles (fig. 10-11). Encore une fois il y a des sources possibles de biais, mais insuffisantes, je crois, pour rendre l'exercice inutile : pour chaque nouvelle mosaique de Bayay ou Amiens, on aura trois ou cinq à Trèves ou à Reims. Une différence curieuse entre les répartitions des mosaiques et des mosaiques, c'est la faiblesse ici de Metz, qui en a produit à peine une douzaine. Une autre différence s'avère très intéressante. Dans l'ouest et le nord, au moins la moitié des mosaiques datée de la première période de Stern, c'est-à-dire avant le milieu du IIe siècle. Dans l'est, et surtout à Trèves, c'est l'inverse. (Pour avoir une comparaison, j'ai inclu Besançon, qui se trouve sur un autre grand axe amenant au Rhin). A moins que les systèmes de datation de Stern et de Parlasca ne soient systématiquement très différents — et en effet ils ne sont pas toujours d'accord — on a une autre indication de la croissance continue de richesse et de Romanisation dans la région orientale et, surtout, de la continuité des constructions (ou des reconstructions) des bâtiments publics et privés à Trèves. Le phénomène n'est pas restreint à la ville, parce qu'on l'observe également à la campagne, tout comme l'inverse dans l'Inde: indications d'une décadence à Amiens et également dans les villae (7).

Pourquoi compliquer les choses ? N'est-il pas clair, de toute façon, que Trèves, plus que toutes les autres villes, a bénéficié de l'axe Rhône—Saône—Moselle qui amenait aux armées de la Rhénanie ? Mais si, d'un côté, l'étude des inscriptions, reliquaries et mosaiques renforce les idées déjà acquises et bien connues, d'autre part ne s'agit-il pas ici justement des témoignages d'une diversité de fonction dans les villes, le plus facilement saisissable à Trèves, et n'a-t-on pas dans les différences systèmes de répartition des monuments des indications précieuses de distinctions intéressantes entre civitates voisines, distinctions qu'il faudrait approfondir par l'étude des monuments architecturaux dans les villes, des villae et des autres agglomérations à la campagne ? (8) Pour ne suivre que la piste la plus facile, une croissance d'inscriptions, de reliquaries et mosaiques implique une croissance dans le secteur secondaire des professions de service, autre indice d'urbanisation. On pourrait ajouter ici une idée qui reste une hypothèse, mais une hypothèse assez probable, c'est-à-dire qu'il y a eu une circulation plus vive de monnaies dans l'est de la province, reflet d'un échange plus vivant de biens et de services contre espèces. Il en résulte la découverte des 60.000 monnaies de site pour la ville de Trèves grâce, il est vrai, aux recherches très actives, en particulier celles du Musée, maintenant centenaire de Trèves (9).

(6) PARLASCA K., Die römischen Mosaiken in Deutschland, Berlin, 1959. STERN H., Revue générale des mosaiques de la Gaule, 1, Province de Belgique, 1-3, Paris 1957-63. GALLIA suppl. 10. Il ne s'est pas même imaginé la mosaique de Boux (Lux.).


(8) J'ai fait de mon mieux dans mon livre sur La Belgique à paraitre.

(9) L'estimation est de Prof. M. R.-AUJOLDI, qui est en train de publier les Fundamenta de Trèves.


Est-ce qu'on peut aller plus loin, et supposer que la ville de Trèves était elle-même génératrice de richesses ? Dans la ville, on fabriquait pour l'exportation surtout de la céramique, une industrie, il faut l'admettre, dont les témoins archéologiques risquent d'être plus impressionnants que les profits réels. On fabriquait peut-être aussi de la laine — si non dans la ville même, en tout cas certainement dans les alentours immédiats — où le passage du temps aboutit à l'inverse, un manque de restes archéologiques, des profits plus intéressants (10). Mais Trèves brille surtout comme centre de ré-exportation, d'objets soit venant de la campagne avoisinante, soit de loin, et sur ces objets il y avait des bénéfices à prendre. Il est possible (mais discutable) que la ville septentrionale commençait au IIIe siècle à usurper les fonctions organisationnelles de Lyon dans le commerce visé sur l'armée du Rhin (et même de la Bretagne). Les Tréviri ont certainement voyagé, non seulement en Gaule mais en Bretagne et le long du Danube, quelquefois certainement pour des raisons commerciales (11). Tout en admettant le manque pertenant de statistique fine pour le monde antique, et le niveau assez bas de toute l'économie de l'empire romain, on peut douter que Trèves au IIe et IIIe siècle ait été une ville parfaite. Au minimum, elle était moins parasite que les autres, et c'est déjà quelque chose d'acquis. Un développement a eu lieu à Trèves — et en l'état de la province en général — qui ne s'est pas passé dans les autres villes et régions. Le lien avec l'approvisionnement des armées est clair, mais en même temps l'apparent manque de développement à Toul démontre qu'une position sur le grand axe ne garantit pas une croissance remarquable : il faut supposer que les commerçants pouvaient tout simplement passer, sans que les habitants de la ville s'intéressaient beaucoup ou gagnaient grande chose. Quant à Amiens, on ne peut qu'émettre l'hypothèse que le développement précoces de cette ville — qui a dû au Ier siècle rivaliser avec Reims et Reims — était lié avec la route qui menait à la Bretagne et que sa décadence plus tard y était également attachée. Est-ce qu'il y a eu, par exemple, un changement dans l'axe qui venait de la Gaule du centre, changement qui favorisait Sens et Paris au détournement d'Amiens ? À Reims, entre temps, la plus grande de toutes en superficie, mais très probablement moins densément construite et habitée que Trèves, on a un phénomène d'urbanisation très intéressant qu'on comprendra peut-être mieux lorsque nos connaissances sur la campagne seront plus poussées (12).

En tout cas, on a des indications, dont il faut bien parler, sur des villes de la Gaule Belgique, et non de la ville. Quand au parasitisme en général, quelques chercheurs ont récemment souligné que, si les villes dépendaient évidemment de la campagne, elles servaient à stimuler la production d'un surplus qui n'aurait pas existé autrement (13).

Finalement, j'ai parlé ici seulement des chefs-lieux des civitates. Mais si on veut parler d'urbanisation en général il ne faut pas négliger les villes, qui ont connu un artisanat très vif, même si à petite échelle dans chaque localité. Il est possible que les villages, comprenant trois de leur grandeur, se démontreront plus productifs et au même temps mieux intégrés avec la campagne que les chefs-lieux.

<table>
<thead>
<tr>
<th>MOSAICS</th>
<th>AMIENS</th>
<th>BAVAY</th>
<th>REIMS</th>
<th>TRIER</th>
<th>BESANÇON</th>
</tr>
</thead>
<tbody>
<tr>
<td></td>
<td>NO.</td>
<td>%</td>
<td>NO.</td>
<td>%</td>
<td>NO.</td>
</tr>
<tr>
<td>TOTAL</td>
<td>10</td>
<td>100%</td>
<td>20</td>
<td>100%</td>
<td>45</td>
</tr>
<tr>
<td>Dated</td>
<td>4</td>
<td>40%</td>
<td>7</td>
<td>35%</td>
<td>19</td>
</tr>
<tr>
<td>Undated</td>
<td>6</td>
<td>60%</td>
<td>13</td>
<td>65%</td>
<td>26</td>
</tr>
<tr>
<td>1st period</td>
<td>2</td>
<td>20%</td>
<td>3</td>
<td>15%</td>
<td>13</td>
</tr>
<tr>
<td>1st - 2nd c.</td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td>transitional</td>
<td>1</td>
<td>10%</td>
<td>2</td>
<td>10%</td>
<td>1</td>
</tr>
<tr>
<td>2nd period</td>
<td>1</td>
<td>10%</td>
<td>2</td>
<td>10%</td>
<td>5</td>
</tr>
<tr>
<td>2nd - 3rd c.</td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
</tr>
</tbody>
</table>

Fig. 10

![Diagram](image1)

**Fig. 11**